

Immigration et développement des peuples : cas des missionnaires de Katiola dès 1908.

EUGENIE OUATTARA

UFR Sciences Sociales

Département d'Histoire

Université Peleforo Gon Coulibaly (Korhogo Côte d'Ivoire)

eugeouattara@gmail.com

Résumé

L'actualité aujourd'hui est beaucoup animée par le phénomène de migration. Nombreux sont les jeunes africains qui, à la recherche d'un mieux-être ont trouvé la mort dans les eaux des océans. Les migrations des peuples d'un continent à un autre existent depuis bien longtemps. Le XIX^e siècle a vu une vague de missionnaires migrer vers le continent africain. Quel rôle ces missionnaires ont-ils joué en Afrique ? Se sont-ils limités à l'annonce de l'Évangile ? La rédaction de cet article a permis de consulter des ouvrages en bibliothèque, des archives paroissiales, surtout de recueillir des témoignages. Il ressort des résultats de cet article que les missionnaires catholiques ont contribué au développement des peuples qu'ils ont visité, comme le cas du peuple tagbana, sujet de notre étude.

Mots clés : *missionnaire, tagbana, Katiola, développement, immigration.*

Abstract

The news today is much animated by the migration phenomenon. Many Africans are young people who, looking for a well-being found death in the waters of the oceans. The migrations of the peoples of a continent to another exist for a long time. The nineteenth century saw a wave of migrating missionaries to the African continent. What role did these missionaries played in Africa? Have they limited to the announcement of the Gospel? The drafting of this article has made it possible to consult books in library, parish archives, especially to gather testimonials. The results of this article show that Catholic missionaries contributed to the development of the peoples they have visited, as the Tagbana people, about our study.

Key words: *missionary, tagbana, katiola, development, immigration.*

1908 fut le début de l'évangélisation dans la région de Katiola. Ce fut un soulagement pour les Tagbana, de faire une place sur leur territoire à des étrangers à la peau blanche, qu'ils considèrent comme des dieux, des sauveurs, après les dures

épreuves de Mori Touré et Samori Touré. A cette période, les missionnaires trouvèrent un peuple ancré dans sa tradition. Les Tagbana n'avaient qu'une seule religion, qui était l'animisme. Ils étaient agriculteurs et leurs maisons étaient des cases rondes recouvertes de pailles. La mission de Katiola fut fondée en Janvier 1909 par les Révérends Pères Moury et Porte, tous deux membres de la Société des Missions Africaines de Lyon.

Le peuple tagbana est reparti sur trois localités situées au nord de la Côte d'Ivoire ce sont: Katiola, Niakara et Tafiré. Nous étudierons l'apport des missionnaires au développement du peuple tagbana en Côte d'Ivoire. Ceci permettra de voir, à partir de cet exemple particulier, comment, de manière générale, la présence des religieux dans les différentes contrées du monde a contribué à l'évolution et au développement des peuples dans plusieurs domaines.

Les missionnaires sont des prêtres, religieux ou religieuses envoyés par leurs supérieurs de leur pays natal vers une autre contrée pour y apporter la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ. Leur mission était souvent accompagnée d'œuvres sociales. Ce qui conduit à la problématique suivante: comment la présence des missionnaires a-t-elle contribué au développement de la société tagbana ? Quels sont les actes de développement qu'ils ont posé ? Ainsi à travers ce sujet nous voulons montrer que les missionnaires par leur immigration ont contribué au développement de la société tagbana.

L'intérêt de ce sujet réside dans le fait qu'il contribue à démontrer les différentes actions de développement menées par les missionnaires dans la société tagbana. Ce groupe ethnique est situé à Katiola en pays tagbana, au nord de la Côte d'Ivoire.

Ce travail est réalisé à partir de sources orales et sources écrites, de documents consultés aux archives nationales et dans certaines bibliothèques. Des mémoires et thèses ont contribué à la réalisation de cet article. De la consultation de ces différents supports, l'article se repartit en trois parties :

- Première partie : système scolaire, facteur de développement
- Deuxième partie : de la médecine traditionnelle à la médecine moderne
- Troisième partie : la création de centres de formation.

I. Système scolaire, facteur de développement

On se rappelle que la mission catholique s'est implantée à l'instigation de l'administration coloniale, intéressée surtout aux services que les pères pouvaient rendre à l'éducation. Les missionnaires se satisfont au début de cette situation, en raison même de leur philosophie apostolique. En effet, leur but était de convaincre, il leur semble que l'école peut mieux que les discours dogmatiques, persuader les Africains de renoncer à leurs croyances païennes. Ainsi, l'éducation doit être dispensée à tous, jusqu'au niveau le plus haut qui réponde à leurs aspirations et à leurs qualifications. Le système éducatif était motivé par la nécessité de fournir la main-d'œuvre nécessaire à l'administration coloniale et d'interprètes.

1- La mise en place d'une politique de l'enseignement

Le développement de l'individu peut être considérer comme l'objectif central vers lequel doivent converger les efforts de caractère éducatif dans les sociétés démocratiques modernes. L'accès à l'éducation devient une nécessité de plus en plus affirmée puisqu'il s'agit de perfectionner l'adulte autant que de répondre aux aspirations de l'adolescent. (Conférences sur les politiques d'expansion de l'enseignement : Paris, 1970, p 28).

Les missionnaires avaient créé des écoles pour la diffusion de la Parole de Dieu. Ces écoles avaient beaucoup influencé les habitudes des populations. Ainsi, les élèves de ces écoles servaient d'interprètes de la Parole de Dieu en Tagbana. La première école vit le jour en 1909, à Katiola. L'avènement de la première guerre de 1914 à 1918 avait interrompu les écoles. Les Pères furent mobilisés pour la guerre. L'école fut reprise en 1921. Les missionnaires n'avaient pas le droit de construire des écoles, l'Administration coloniale avait interdit cela.

Cependant, les missionnaires contournèrent cette interdiction et appelaient les écoles qu'ils avaient construites

« écoles catéchistiques ». Les colons approuvaient ces « écoles catéchétiques », car la diffusion de l’Evangile était un moyen pour eux de maintenir les administrés dans la docilité. Ils s’en servaient comme un moyen pour pacifier la population.

L’Administration coloniale était seule à créer des écoles régulières, afin de mieux contrôler l’enseignement qui y était diffusé. Par contre, la construction des écoles régulières était interdite aux missionnaires de peur qu’ils ne sortent la population de l’obscurantisme, et que celle-ci ne se révolte contre eux. Fort heureusement, cette vision de l’Administration coloniale sera revue et les missionnaires seront autorisés à créer des écoles d’enseignement public.

2- La création d’écoles privées d’enseignement public

Le 17 janvier 1923, un arrêté autorisa l’ouverture officielle d’école à Katiola. Malgré les difficultés, l’accent était mis sur l’organisation des écoles primaires qui, à Katiola constituaient un moyen pour exercer la pastorale. Et le 14 septembre 1940, un autre arrêté autorisa l’ouverture d’une école destinée aux filles, pendant que la première était destinée aux garçons. Elles étaient tenues d’abord, au niveau de Katiola, ensuite au niveau de toute l’étendue du diocèse, par Emile Durrheimer. Les efforts se portaient sur la qualité des enseignants, l’acquisition de la logistique et le matériel d’enseignement, ainsi que sur la relance du recrutement des élèves. L’instruction n’était pas seulement liée à l’évangélisation, mais au développement de façon générale, car le développement passait par l’école et l’instruction.

Cette responsabilité que les missionnaires assumaient, était l’un des plus grands témoignages d’amour et de gratuité vis-à-vis des populations Tagbana. Pour preuve, depuis le temps de la colonisation jusqu’après l’indépendance de la Côte d’Ivoire, il y eut successivement plusieurs vagues d’intellectuels, tous formés par les missionnaires. Au niveau de Katiola, nous pouvons citer comme exemple : Kolo Touré, actuel chef de canton de Katiola, professeur à la retraite. Il fut Directeur du Complexe d’Education Télévisuelle de Bouaké, Directeur de la Pédagogie et de la Formation des Maîtres, Secrétaire Général de N’Daya International, ONG de Marie-Thérèse Houphouet Boigny.

Ensuite, Ouassénan Koné, il fut Général de la Gendarmerie Nationale de Côte d'Ivoire, Ministre de la sécurité, actuel député de Katiola. Camara Thomas, Directeur Général actuel de la SIR (Société Ivoirienne de Raffinage) et actuel maire de la commune de Katiola, Camara Léon enseignant-chercheur, maître-assistant à l'ENS (Ecole Normale Supérieure) et Kouhatien Coulibaly (Coulibaly Kouhatien est décédé en juin 2013 à la suite d'un accident.)

Expert-Comptable, etc. Tous ces hauts cadres ont fréquenté l'école des missionnaires. Au niveau des femmes « *la plupart d'entre elles ont été des institutrices telles que Angèle Nemin, sauf Waotta Rosalie qui fut assistante sociale et Yorabaha Joséphine qui a travaillé à la BCEAO* ». (Entretien réalisé avec la Sœur Joséphine-Agnès Pénanchokpan le 8 août 2016 à 9h à Katiola.)

L'école a certes eu un impact positif sur la société tagbana, à travers la formation de hauts cadres. Mais le problème est que les enfants et petits-enfants de ces cadres ne parlent presque plus la langue tagbana. Les cadres eux-mêmes, lorsqu'ils se retrouvent s'expriment plus dans la langue française. Comme conséquence de l'école introduite par les missionnaires, on a la disparition de la langue tagbana au profit du français dans le milieu des cadres Tagbana. Conjointement à l'instruction, les Pères s'attelaient à leur mission première qui avait toujours été l'annonce directe de l'Evangile aux populations de cette localité. En plus des écoles les missionnaires créaient des centres de santé.

II - De la médecine traditionnelle à la médecine moderne

Avant l'arrivée des missionnaires, les populations avaient recours à la médecine traditionnelle. Le taux de mortalité était élevé, et tout décès était attribué à des forces surnaturelles. Avec la création des centres de santé, les différentes maladies avaient désormais une explication naturelle, et le taux de mortalité abaissé.

1 -La création de centres de santé

Un guérisseur traditionnel peut être décrit comme une personne reconnue par la communauté dans laquelle elle vit comme compétente pour procurer des soins de santé en utilisant des substances végétales, animales et minérales, ainsi que certaines autres méthodes. Ces méthodes sont basées sur des fondations culturelles et religieuses, ainsi que sur la connaissance, les attitudes et croyances répandues dans la communauté quant au bien-être physique, mental et social et aux causes de maladie et d'invalidité. (Abayomi Sofowora : 1996, p 15-16).

Dans le prolongement de leurs actions sociales, les missionnaires soignaient les malades. Ils construisaient des dispensaires tenus par les religieuses. Ces dispensaires venaient bouleverser la croyance du peuple Tagbana concernant sa médecine traditionnelle. Les congrégations des Sœurs qui tenaient ces dispensaires étaient « *les Sœurs de Menton* », secondées par les Sœurs de la congrégation Notre Dame des Apôtres, branche féminine de la Société des missions Africaines.

Certaines religieuses avaient la formation d'infirmière. Il y avait un seul hôpital pour toute la région de Katiola, situé à l'endroit de l'actuel centre culturel. Pour compenser ce déficit, les missionnaires avaient construit des dispensaires à Boniérédougou, Offiakaha, Niakaramandougou, Ferkessédougou, Katiola. A Niakaramandougou, l'infirmerie était tenue par les prêtres avant l'arrivée des « *Sœurs de Menton* ». Les Sœurs recevaient les médicaments de la France. Ces dispensaires tenus par les religieuses étaient reconnus par l'Administration coloniale.

Avec les centres de santé, les maladies qui autrefois étaient attribuées à la sorcellerie trouvaient une justification et étaient soignées. L'action des missionnaires dans le domaine de la santé concurrençait « *le génie* » des féticheurs ou des guérisseurs traditionnels, qui voyaient ainsi leurs activités réduites de moitié. Par conséquent, les Pères se montraient très charitables et créaient de nouvelles activités.

2- Les soins administrés aux malades

La médecine traditionnelle peut être définie comme la combinaison globale de connaissance et de pratiques, explicables ou non, utilisées pour diagnostiquer, prévenir et éliminer une maladie physique, mentale ou sociale, et pouvant se baser

exclusivement sur l'expérience et les observations anciennes transmises de génération en génération. (Abayomi Sofowora : 1996, p 17).

La mission première des religieuses en venant à Katiola, était l'assistance aux malades. Elles venaient mener les mêmes activités que leurs consœurs de Sinématiali : soins aux malades, baptêmes aux mourants.

A Katiola, les Sœurs étaient agréablement surprises de voir Dieu à l'œuvre. Chaque jour trente à cinquante malades à soigner au dispensaire, puis des visites pour aller soigner ceux qui étaient gravement atteints, dans les cases du village et dans les villages voisins. A Sinématiali, les Sœurs parcouraient les villages à bicyclette. Cela leur permettait de soigner beaucoup de malades, dont un bon nombre de lépreux, en témoigne la Sœur Anne: « *Dans presque tous les villages où je suis passée, j'ai vu de ces pauvres infortunés dévorés par la lèpre. Ils sont hideux à voir et donnent à respirer une odeur nauséabonde. Ils sont nombreux* » (Lettre de Sœur Anne, 13 juin 1928, EMA, juin-juillet 1929, p. 139.)

Les maladies épidémiques et endémiques sévissaient dans tout le pays sénoufo, dans les années 30 :

« La variole apparaissait, le plus souvent après la saison des pluies; quant à l'harmattan, il apportait la fièvre jaune. Mais celle-ci était beaucoup moins fréquente que la variole. En saison des pluies, les moustiques pullulent et transmettent le paludisme. La mouche tsé-tsé, vivant dans les forêts-galeries, drainée de temps en temps aux abords des villages par les bœufs, inoculait la maladie du sommeil. La lèpre et les maladies y étaient répandues... » (T. F. OUATTARA, 1973, p. 135-136).

Dans son rapport annuel de 1945, Monseigneur Diss énumère les maladies auxquelles étaient confrontées les populations :

« 1-les maladies contagieuses : a) la lèpre, b) la maladie du sommeil, c) le syphilis, d) la tuberculose, e) la méningite, d) le charbon. 2- les maladies infantiles : bronchites, pneumonie, cholera infantile, gastro-entérite, hérédosyphilis, rachitisme, coqueluche. 3- Fièvres éruptives : rougeole, varicelle. 4- Plaies phagédéniques. 5-

Fièvres paludéennes. 6- Pian. 7- Dysenterie amibienne. 8-Gale ». (T. F. OUATTARA, 1973, p. 135-136)

Les virus interviennent d'une part en compromettant le développement par la gravité ou l'extension des affections qu'ils provoquent, d'autre part par le retentissement des modifications produites dans le pays par le développement lui-même de nombreuses vrilles, soit directement, soit par l'intermédiaire des moyens de lutte mis en œuvre contre elles. Plusieurs centaines de virus sont susceptibles d'infecter l'homme. Mais quelques-uns seulement sont capables de provoquer une maladie grave ou de se disséminer rapidement dans la collectivité en entraînant une morbidité appréciable. (Édouard Kurstak : sd, p22).

A Katiola, les Sœurs parcouraient aussi les villages à bicyclette. Il faut reconnaître qu'en ce temps, les déplacements se faisaient le plus souvent à pieds. Les Sœurs contribuaient à la santé des corps, mais en vertu de leur foi, elles attachaient une importance encore plus grande à celle des âmes, en leur administrant le baptême.

Leur présence avait facilité le rapprochement des jeunes filles de l'église. A leur arrivée, les Sœurs s'étaient investies dans l'annonce de l'Évangile à travers des activités humanitaires. Le travail des Sœurs ne se limitait pas à l'éducation des jeunes filles qui fréquentaient l'école ou l'internat : les Sœurs visitaient les villages et y soignaient les malades de tous âges. Il arrivait qu'elles soient accueillies avec des démonstrations de joie. Ce capital de sympathie faisait accepter sans trop de résistance cette nouvelle religion qui rendait les Sœurs si généreuses.

III- La création de centres de formation

La pratique de la charité était un moyen d'évangélisation très efficace, pour attirer le plus grand nombre de personnes, à la nouvelle religion. Les missionnaires ont créé des centres de formation pour apprendre de nouveaux métiers aux jeunes.

1- La création de séminaire et son impact sur la société

En 1937, Monseigneur Diss décida de fonder un petit séminaire. Pendant dix ans, de 1937 à 1947, le petit séminaire de Katiola reçut les jeunes gens venus de tous les horizons de la Préfecture Apostolique de Korhogo comprenant alors les départements actuels de Bondoukou, Bouna, Dabakala, Katiola, Ferkessédougou, Korhogo, Odienné et Boundiali.

De nombreux cadres de ces régions avaient fréquenté ce séminaire : Nambéléssini Etienne ex-député de Ferkessédougou, Victor Ténéna ancien député de Korhogo, Joseph Mlanhoro et Hyacinthe Sarassoro tous deux professeurs à l'Université Nationale d'Abidjan. Le docteur Yves Morigbè, Pierre Nacouban inspecteur des 'P et T', (Poste et Télécommunications) etc.

De 1947 à 1959, le séminaire fut scindé : les aînés poursuivaient leurs études au séminaire de Bingerville et les cadets, au pré-séminaire transféré à Ferkessédougou. Là encore fut le berceau de hauts cadres : Noël Némin, l'océanographe Konan Jacques, le ministre Laurent Dona Fologo, le docteur Daniel Yaya, Albert Yékeléya et Edouard Yédiéti, tous deux professeurs à l'université Nationale d'Abidjan, etc.

A partir de 1959, le séminaire revint à Katiola en s'installant cette fois sur l'ancien site de la mission pour être un peu à l'écart des locaux paroissiaux (Archives paroissiales, Rapport du Père Prosper Kouadio.)

Mais cette institution n'échappait pas aux difficultés du moment : manque de manuels, difficulté de donner un enseignement de qualité à vingt-huit jeunes insuffisamment préparés, avec une infime équipe de deux professeurs, difficulté de les loger et de les nourrir sans aucune aide extérieure. Pourtant, le séminaire avait toujours été le lieu idéal d'éclosion des vocations et de formation des jeunes à la vie sacerdotale. Il était même qualifié de :

« Véritable berceau du clergé et de la hiérarchie locale puisque la moitié des prêtres du nord et de l'est (du pays) en étaient sortis. Parmi eux trois évêques (Monseigneur Eugène kwaku, Monseigneur Jean-Marie Kélétigui et Monseigneur Alexandre Kouassi » (Archives paroissiales, Rapport du Père Prosper Kouadio.)

A cette époque, le Père Emile Durrheimer en eut la direction. La guerre de 1939-1945 prenait fin, mettant un terme à cette période de grande incertitude, tant au niveau politique que religieux. La période suivante (1946-1965), était l'époque d'une réelle croissance au niveau du diocèse de Katiola. Pendant cette période, Monseigneur Emile Durrheimer ordonna le premier prêtre Tagbana, du nom de Edouard Yegnan, en 1959.

2- La création de centre de formation

Les missionnaires se retrouvaient avec de très jeunes communautés chrétiennes qu'ils protégeaient contre les pratiques ancestrales tagbana. Ils donnaient à ces jeunes non seulement une formation chrétienne, mais aussi une formation dans le domaine des métiers, afin de les amener à se prendre en charge autrement en dehors de l'agriculture.

L'activité principale du Sénoufo était le travail de la terre. Par l'apprentissage de nouveaux métiers, le Tagbana découvrait une autre façon de gagner sa vie. Lorsque les missionnaires avaient entrepris la construction de l'église, ils avaient souffert du manque de main-d'œuvre. Ainsi, ils avaient formé les jeunes à la maçonnerie, à la menuiserie et aussi à la pratique de l'élevage. Ces garçons, formés à la vie chrétienne et à la vie moderne, pouvaient désormais avoir un emploi salarié. Les religieuses formaient les jeunes filles à devenir des épouses chrétiennes. Cette volonté des missionnaires d'aider les jeunes chrétiens se traduisait par la création de centres de formation.

La menuiserie créée à la mission de Katiola existe depuis 1956. On y fabriquait toutes sortes de meubles. Plusieurs jeunes travaillent encore aujourd'hui dans cette menuiserie comme salariés. En plus de la menuiserie, il y avait une ferme de porcs et de poulets située dans l'enceinte du séminaire.

Les Pères missionnaires n'ont pas été les seuls à poser des actes dans la société tagbana. Les religieuses ont également mené des activités. Celles-ci bouleversèrent la société tagbana.

L'avènement des Blancs était salutaire pour les Tagbana. Ils venaient de vivre la guerre de Mori Touré et de Samori Touré, qui

avaient décimé toute la population. Par conséquent, les actions des missionnaires envers les Tagbana étaient bien accueillies et elles transformaient leur mode de vie. Ils ont débuté leurs actions sociales à partir de 1909 avec la création de la première école, jusqu'à 1956 où ils ont créé la première menuiserie de Katiola.

Conclusion

L'arrivée des Pères et Sœurs missionnaires au Nord de la Côte d'Ivoire, en particulier dans la société tagbana a bouleversé les structures socioculturelles — création d'Eglises (la station de Tafiré en 1923, suivie de Ferkessédougou en 1925, les paroisses de Boniérédougou en 1935 et Niakaramandougou en 1937), éducation et formation de la population, lutte contre le mariage forcé et le veuvage humiliant ... — et permis l'expansion du christianisme dans cette localité.

Cette expansion du christianisme poussait les missionnaires à entreprendre, en 1932, la construction d'une église plus grande, qui s'acheva onze mois plus tard et fut inaugurée en 1933, à la fête de Pâques. Dans le souci de former des prêtres locaux, pour répondre au besoin de la mission en matière de main-d'œuvre, les Pères ouvrirent un séminaire en 1937, où plusieurs cadres de la région furent formés et d'où sortirent des prêtres et des évêques. En 1955, le Vicariat Apostolique de Katiola devint, diocèse de Katiola, avec pour premier évêque

Bibliographique

Thèse

Navigué COULIBALY, *Missionnaires catholiques et société sénoufo de Côte d'Ivoire 1904-1977*, thèse de doctorat unique, université de Cocody, 2010. Voir en particulier, le nombre de patients consultés dans les dispensaires catholiques en pays sénoufo de 1931 à 1955.

K. G. COULIBALY, *La nouvelle évangélisation chez les Sénoufo à l'épreuve de la double pratique religieuse*, Thèse de doctorat en Théologie Catholique, Université de Strasbourg, 2010, p. 264.

Archives paroissiales, Rapport du Père Prosper Kouadio.

« Journal de Sœur André », EMA, août-septembre 1928, p. 181.)

1) Instruments de travail

- **BOILY (Th-L), SMA**, 2010, *Ma Mission en Afrique*, Montréal (Quebec), 243 p.
- **Conférence sur les politiques' expansion de l'enseignement : Paris**, 3-5juin 1970. *Rapport Général : Politique d'enseignement pour la décennie 1970/1980*, 179 p.
- **Dictionnaire encyclopédique, Anzou, Paris**, 2011, 505 p.
- Édouard Kurstak : Maladies virales et développement de l'Afrique, Faculté de Médecine, Université de Montréal, Canada, sd, 95 p.
- **Gantly Patrick, SMA**, 2006, *Mission en Afrique de l'ouest Tome_I*, SMA, 547 p.
- Mon guide du catéchisme, Commission diocésaine de catéchèse, Katiola, 7 p.
- **N'DA Pierre**, 2007, *Méthodologie et guide pratique du mémoire de recherche et de la thèse de doctorat*, Paris, L'Harmattan, 240 p.
- **Vocabulaire de Théologie Biblique**, Paris, 2002, 1404 p.

Ouvrages spécialisés

- **COULIBALY (S)**, 1978, *le paysan Sénoufo*, Abidjan-Dakar, les éditions africaines, 245 p.
- **HOLAS (B.)**, 1957, *Les Sénoufo (y compris les Minianka)*, PUF, Paris, 175 p.
- **HOLAS (B.)**, 1978, *L'art sacré sénoufo, ses différentes expressions dans la vie sociale*, NEA, Abidjan, 185 p.
- **KELETIGUI (J-M)**, 1978, *Le Sénoufo face au Cosmos*, NEA, Abidjan-Dakar, 102 p.
- **KIENTZ (A.)**, 1979, *Dieu et les génies, récits étiologiques sénoufo Côte d'Ivoire*, Paris, Société d'Etudes Linguistiques et Anthropologiques de France (SELAF), 182 p.

- **OUATTARA (T) (Dir.)**, 2009, *Esquisse d'histoire de l'Evangélisation du Diocèse de Katiola 1908-2008*, Canaan éditions, 126 p.
- **OUATTARA (T.)**, 1999, *Histoire des Fohobélé de Côte d'Ivoire ; une population sénoufo inconnue*, Karthala, Paris, 274 p.
- **RONGIER (J.)**, 2002, *Parlons sénoufo*, l'Harmattan, Paris, 246 p.
- **SORO (T. R.)**, 2012, *le sacré et le profane chez les Sénoufo*, Editions Balafon, Abidjan, 160 p.

2) Ouvrages généraux

- **ABAYOMI SOFOWORA** : Plantes médicinales et médecine traditionnelle d'Afrique, éd Karthala, Paris, 1996, 383 p.
- **AGOSSOU (J.-M.)**, 1987, *Le christianisme africain. Une fraternité au-delà de l'ethnie*, Paris, Karthala, 203 p.
- **AMALADOSS (M. A)**, 1991, *Langage et culture des medias*, Paris, éditions universitaires, 120 p.
- **BONFILS (J.)**, 1962, *La doctrine missionnaire de Monseigneur de Marion Brésillac*, cerf, Paris, 123 p.
- **BOSCH (D.)**, 1995, *Dynamique de la mission chrétienne. Histoire et avenir des modèles missionnaires*, Lomé, Paris, Genève, 774 p.
- **BOSSEURT (Ch.)**, 1978, *La Bible et les Rosicruciens* CPE, Abidjan, 103 p.
- **DEGRIJSE (O.)**, 1983, *L'Eveil missionnaire des Eglise du tiers Monde*, Paris, le Sarment Fayard, 122 p.
- **DUBOSQ (R.)**, *Les Etapes du Sacerdoce*, Belgique, éditions Desclée et Cie, sd, 269 p.
- **DUJARIER (M.)**, 1980, *Brève Histoire du Catéchuménat*, Abidjan, SE, 88 p.
- **EBELING (G.)**, 1970, *L'essence de la foi chrétienne*, Paris, Seuil, 222 p.

- **THOMAS (L.-V.), Luneau, (B.) Doneux, (J.), *Les religions d'Afrique Noire, textes et traductions sacrés*, Fayard/Denoël, Paris, 1969, 240 p.**
- **TRICHET (Pierre), 1994, *Côte D'IVOIRE, Les premières tentatives d'évangélisation, 1637-1852*, tome 2, la nouvelle, Abidjan, 304 p.**
- **TUYO (V.Ch.), 1991, *J'ai vu son visage*, éd. Ceda, Abidjan, 94 p.**